

PRINTEMPS 2015 | NUMÉRO III

EKPHRASIS

LE SEUIL



Comité lecture

Sara Giguère, Annie Lanthier, Édith Payette,
Annie-Kim Robitaille, Cédric Trahan, Francis
Tremblay, Élise Warren

Couverture

Élise Warren

Impression

Le Caïus du livre inc.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2015

SOMMAIRE

DU SEUIL

- 7 PHANETAI MOI
Francis Tremblay
- 9 L'AILE DE
L'ALOUETTE
Geneviève Le Dorze
- 11 UN
DÉRANGEMENT
Fabrice C. Bergeron
- 18 RENTRER CHEZ
TOI TÔT UN
LUNDI MATIN EN
MÉTRO
*Jean-François
Vaillancourt*
- 20 MIROIR
Kevin Berger Soucie
- 26 LES PASSANTS
*Dominic Laperrière-
Marchessault*
- 29 LA BALLERINE
Maude Huard
- 34 FRACTURES
D'UN SUICIDE
AGNOSTIQUE
Samar Besada

ESSAIS

- 45 FACEBOOK
Cédric Trahan
- 53 DE LA SIMPLICITÉ
Nathan S. Giroux

Ekphrasis est une revue de création littéraire. Née sous l’empreinte de l’antique *εκφράσις*, ou la description exhaustive d’une œuvre, sa démarche en est dérivée. C’est dire que nous incarnons un mot, un thème ou un concept par cette chair littéraire qu’est le texte. C’est dire que nous transfigurons les objets en monuments, que nous travestissons les êtres avec des lambeaux de parole. Soutenant l’inconnu à bout de bras, la revue Ekphrasis propose des imitations sans origine, un passage entre l’imaginaire encore informe et la mise en corps de l’écriture qui s’ouvre, explorateur, sur l’éden des lettres.

Nous pouvons l'apercevoir, au loin entre nos deux mains. Ce moment du vrai, ce nous en devenir, la page qui prend son envol et la clochette qui nous force à obéir. Ce pas à ne pas franchir, à contempler et qui dérange. Droite. Mince. Là. Pas encore, mais bientôt. Le début? Non, son préalable. La préface. La préface d'un suspens, d'un devenir sans cesse sans être si ce n'est qu'il sera. Ce moment qui précède les mots. Notre regard s'attarde sur la ligne noire infranchissable, flottante entre le vert et le jaune. Passons, pensant passer tel des passants. Ou tournons, pour tomber dans l'abîme, rester prisonniers et prisonnières derrière la ligne, le reflet, le même, sans avancer, figé-es devant la frontière. Nous voilà tous et toutes, tel un arbre dépossédé, dédoublé-es de l'autre côté du miroir à regarder le jour avant qu'il ne se lève et forcé-es à explorer les limites de l'inacceptable, découpé-es, démeublé-es de notre être avant même qu'il ne prenne forme.

Et affirmer le tournant du lendemain.

Le seuil du seuil. Nous y sommes. Nous y serons. À l'esquisse des mondes. Notre imaginaire se fracture sous une seule reliure qui forme notre pensée. La fin

n'existe pas. Un éternel commencement, toujours assoiffé d'une suite. Un ouroboros qui cherche en vain d'atteindre sa propre queue. Le pas reste à franchir et le seuil se piétine lui-même, éperdu dans ses propres limbes. L'écho d'une suite, d'un passage de frontières en frontières, voici le recueil où chaque texte se poursuit derrière vos paupières fermées. Une chrysalide qui se fissure. Un nouvel être qui prend forme.

Tel est le troisième numéro d'Ekphrasis, une revue qui grandit, qui explore les seuils de l'imaginaire et du dialogue. Une section « essais » a été créée afin de distinguer ces textes de la fiction, textes qui sont en quête de réponse : happons la vacuité sonore; explorons le tricot du seuil, chaque maille unique qui forme un seul tout; ouvrons les yeux vers ce printemps qui mène à l'espoir des beaux jours, cet entre-deux qui nous composent tous et toutes, cette ligne qui ne paraît soudainement pas si loin... Tournez la page, si vous osez atteindre le

ÉLISE WARREN

PHANETAI MOI...

Francis Tremblay

*Il me semble, à vue d'espérance,
Qu'il y ait une mare où souffre
Quelque dieu encore inconnu.*

Car c'est vers lui que la main danse,
Que l'écrit s'évertue en gouffre,
Et s'y achève sombre et nu.

À ces rets peut-on attraper
L'inégal Protée, et puis feindre
d'égaliser l'exploit Péléide?

Et le poète alors frappé
En son coeur, voudrait étreindre
Du ciel marin les Néréides.

Le hasard vient tôt abolir
En marées les efforts des ans,
Et puis, les emporte alanguis.

Ah! nul besoin de dyscourir,
D'élever en temple le temps;
Je te regarde et me languis :

La lune à la terre amarrée,
Flottant encore ramassée,
Se crispe d'amour en parade;

La nuque, et basse et courbée,
Épiée, de surplomb embrassée,
Dévoile une peau encore froide.

L'AILE DE L'ALOUETTE ENGERCLÉE DE BLEU
D'OR REJOINT LE CŒUR DU COQUELICOT
ENDORMI SUR LA PRAIRIE PARÉE DE
DIAMANTS

Geneviève Le Dorze

*L'auteure remercie Joan Miró pour sa toile éponyme,
inspiration première de cette humble ekphrasis.*

Les herbes ne furent jamais aussi vertes.

Les fleurs jaunes qui y étaient parsemées
accompagnaient la jeune fille à la robe rouge
dans sa danse tourbillonnante. Jamais n'avait-
elle cru pouvoir être heureuse à nouveau.

*

*Douze naufragés sur une île de déchets dérivent et
délirent au milieu de l'océan.*

*

L'on m'a dit que c'est en essayant de trouver
le point précis où le jaune devient noir que je
verrai ces couleurs qui n'existent pas.

*

*Complots et trahisons parmi les naufragés: une
première mort sévit.*

*

L'on m'avait promis de l'or et des diamants. Me
voici ici: migraine et le chant d'une alouette au
loin, trop près. Les coquelicots me rappellent le
désastre passé et à venir. Les voir en fleurs me
fait l'effet d'une dague me transperçant le cœur.

*

*Trois volontaires désignés braveront le désert dans
l'espoir de trouver la voie vers la vie.*

*

Et qu'en est-il de la frontière infranchissable? Ce
mur d'ébènes sans attaches!

Ciel et Terre; peinture et poésie.

On maintient l'équilibre, mais lorsqu'on réalise
qu'on glisse, il est déjà trop tard.

Alors l'oiseau ne vole plus. Il est toujours bercé
par le vent, mais bien enraciné en terre. Et ses
ailes sont écarlates.

*

Une fillette sort des ténèbres à 19h67.

*

Et que la chute soit terrible ou majestueuse, le
plus précieux trésor est de voir que le passage est
possible.

UN DÉRANGEMENT

Fabrice C. Bergeron

Mes compatriotes, qui n'ont toujours vu en moi qu'un misanthrope nuisible, ne m'ont jamais pardonné et ne me pardonneront jamais d'avoir dénoncé tout au long de ma vie leur perfidie et leur brutalité sans borne, et c'est pour échapper à une conspiration monstrueuse dirigée contre moi et contre mon œuvre littéraire que je m'étais réfugié pour une durée indéterminée avec mes manuscrits dans une maison construite selon mes plans en bordure de la forêt de Kobernausser. Ce que tout le monde attend avec le plus d'impatience, c'est naturellement mon suicide, disais-je à la jeune femme qui se tenait debout dans ma cour, devant la fenêtre entr'ouverte de ma chambre, tandis que je restais étendu sur mon lit en raison d'une mauvaise grippe, et c'est justement parce que j'ai toujours fait et ferai toujours le contraire de ce que tout le monde attend de moi que je ne me suiciderai pas. La jeune femme me rendait visite une fois par semaine, toujours au moment où je faisais aérer ma chambre, et je consentais à

lui faire la conversation pendant une heure, parfois même deux, à condition qu'elle n'entre pas dans ma demeure; je pouvais à peine me lever, il était donc hors de question de recevoir qui que ce soit. Lorsque, après avoir pris congé de moi, elle se dirigeait vers l'un des nombreux chemins forestiers qui encerclaient mon terrain, je ne la quittais pas des yeux jusqu'à ce qu'elle eût dépassé le pin pourri planté au fond de ma cour. Autrefois, alors que mon état de santé me le permettait, j'empruntais souvent ces mêmes chemins pour aller me promener en forêt, mais par un après-midi de printemps, épuisé par les conditions atmosphériques qui avaient pris cette journée-là un tour des plus désastreux, il avait fallu que je m'arrête au pin pourri et que j'y prenne appui. Je n'avais plus la force nécessaire pour poursuivre ma marche, et peu de temps après, j'étais pratiquement cloué au lit, accablé par une grippe carabinée doublée de sévères difficultés respiratoires qui s'aggravaient de jour en jour. Je ne pouvais plus monter ni descendre les escaliers à ma guise, cela m'étant par trop pénible, et je devais ma survie aux conserves, aux médicaments et aux provisions de toutes sortes que j'avais accumulés dans ma cuisine en prévision d'un tel dérèglement organique. Pour ajouter à ma misère, des bruits suspects — des grattements, à ce qu'il me semblait — m'empêchaient de dormir la nuit comme le jour. Entendez-vous ces grattements, demandais-je parfois à la jeune femme, je crois qu'ils proviennent de la cave, c'est intolérable, mais je ne peux aller vérifier par moi-

même, je suis trop malade, voyez-vous, bien trop malade. Descendre au sous-sol pour faire taire ces bruits, que j'imputais à un problème de tuyauterie ou à un petit animal, était une impossibilité, en effet, après seulement quelques aller-retour de ma chambre à la cuisine ou à la salle de bain, je m'écroulais au sol, à bout de souffle. La jeune femme me disait qu'elle n'entendait pas ces bruits, que je devais être sujet à des hallucinations auditives — réclusion volontaire, lente érosion des nerfs, en somme, elle me croyait un peu fou. À vrai dire, elle préférait surtout parler d'elle-même, et toutes les fois qu'elle venait me voir, elle laissait transpirer quelques détails supplémentaires sur sa vie : son gendre était un fieffé gredin qui la trompait au vu et au su de tout le monde, le père était un peintre sans talent qui tapissait de ses croûtes immondes les murs de la propriété qu'il avait héritée de ses parents, et la mère organisait pour la crème de Salzbourg des soupers soi-disant artistiques d'une vacuité que je me représentais aisément, ayant moi-même fréquenté, lors de mes débuts d'écrivain, ce genre de réunions mortellement dangereuses pour l'esprit. Un oncle bête et grossier, fervent admirateur de Nietzsche et amoureux inconditionnel de la chasse, habitait chez eux et complétait ce triste tableau. Ces histoires de famille n'étaient certes pas sans intérêt et m'avaient même amusé un certain temps, mais la compagnie de la petite-bourgeoise inculte qui les racontait m'était rapidement devenue insupportable. Assurément, sa famille

l'avait détruite de fond en comble. Vous êtes un terrible gâchis, tout ce qu'il y avait de noble en vous a été anéanti dès votre plus jeune âge, lui avais-je dit lors de l'une de ses visites. J'avais réussi à la blesser dans son être le plus intime, c'était du moins ce que je croyais, peut-être à tort, car à la suite de ma provocation, ses visites étaient subitement devenues plus fréquentes, plus sentimentales, plus odieuses, et elle m'implorait même de la laisser entrer chez moi, mais je refusais à chaque fois, de plus en plus agacé, et quand un jour elle avait poussé l'audace jusqu'à glisser ses doigts dans l'embrasure de la fenêtre, j'avais, dans ma fureur, manqué de les lui écraser en claquant les volets. La présence presque quotidienne de cette femme dans la cour arrière de ma maison m'irritait tant que j'en étais venu à n'ouvrir la fenêtre que lorsque j'étais au bord de la suffocation. Elle me guettait à chaque instant, vêtue de noir, coiffée de son chapeau à plumes, appuyée contre le pin pourri. Un beau matin, enragé de la voir toujours là, j'ouvris la fenêtre à toute volée et je la menaçai d'alerter les policiers. Imperturbable, elle s'approcha de moi et me tendit à bout de bras une lettre cachetée, dont je m'emparai d'un mouvement brusque, sans réfléchir. Mes yeux croisèrent les siens; son regard exprimait un curieux mélange de souffrance et de cruauté. Elle se retourna sans rien dire, traversa la cour, passa devant le pin pourri et s'engouffra dans la forêt. Je demeurai quelque temps debout dans ma chambre, la lettre à la main. Toute la maison était silencieuse. Je

déposai la lettre sur la commode près de mon lit. Je n'avais nulle intention de la lire. Dès lors, la jeune femme ne m'attendait plus près du pin pourri dans la cour lorsque je faisais aérer ma chambre. Quelques jours après sa dernière visite, je perçus ce qui me semblait être une odeur de corps en décomposition. Ainsi, pensai-je, un animal s'est bel et bien introduit dans ma cave, sans doute par la cheminée, et après m'avoir tourmenté des jours durant de ses grattements, il aura crevé de faim. Si je n'agis pas dans les plus brefs délais, me dis-je, toute la maison empestera la charogne. Je savais qu'une excursion vers la cave m'entraînerait aux confins de ma résistance physique et que je devrais subir des difficultés respiratoires aux limites du supportable, mais je n'avais d'autre choix, car bientôt, l'odeur deviendrait insoutenable, toute ma demeure serait imprégnée de cette odeur, moi-même j'en serais imprégné. Je me levai à grand-peine et entrepris de descendre l'escalier qui menait au sous-sol, m'arrêtant à chaque marche pour reprendre mon souffle; mes poumons malades s'emplissaient de l'air humide et vicié, puis je mettais un pied en avant, et puis l'autre, et j'avançais dans la noirceur, haletant, dans un état de faiblesse effroyable, avec à tout moment le sentiment d'étouffer. Je parvins tout de même à descendre jusqu'à la cave et à mettre le doigt sur l'interrupteur. Le cadavre d'un choucas gisait sur le sol, les viscères à l'air, toutes grouillantes de larves. Il y avait des plumes et du sang un peu partout. L'oiseau était vraisemblablement mort

des blessures qu'il s'était lui-même infligées dans sa folie en se frappant contre les murs alors qu'il tentait de s'échapper. Il avait dans l'estomac, outre des copeaux de bois et des petites roches, une formidable quantité de papier (je me tâtai instinctivement le ventre, que j'avais dur et gonflé). En m'approchant, je reconnus, déchirés, digérés et chiés çà et là mes manuscrits, que j'avais rangés dans un coin de la cave du temps où ma maladie respiratoire ne m'empêchait pas encore de monter et de descendre librement les escaliers. Je devais me débarrasser du cadavre. L'enterrer dans la cour, à proximité du pin pourri, était inconcevable, car je me serais effondré, exténué, dans la fosse que j'aurais moi-même creusée. Il me fallait donc brûler la charogne en entier dans la cheminée de la cave. Soudain, alors que je préparais le feu, je pensai à la lettre qui était restée sur la commode, dans ma chambre, depuis le jour où la jeune femme me l'avait donnée. La lettre est toujours là, me dis-je, dans ma demeure, dans ma chambre, sur ma commode, et la terreur s'empara de moi. Dans un état de perturbation extrême, je remontai les marches aussi vite que ma maladie le permettait, je me précipitai dans ma chambre, les poumons sur le point d'éclater, mais ne trouvant pas la lettre là où je l'avais laissée, je fus pris de panique, si je ne trouve pas cette lettre, me dis-je, je n'ai plus qu'à me jeter du haut du Mönschberg, et malgré ma disposition physique des plus catastrophiques, je déplaçai tous les meubles, trouvai enfin l'enveloppe cachetée qui s'était glissée dans un coin, m'en emparai en vomissant

presque d'angoisse et de répulsion et redescendis dans la cave à toute vitesse, manquant de tomber, de m'écraser, de me disloquer.

Je jetai la lettre au feu avec le cadavre d'oiseau, sans la lire.

RENTREZ CHEZ TOI TÔT UN LUNDI MATIN EN MÉTRO

Jean-François Vaillancourt

bon les chênes se déclinaient
du presque-gris de l'écorce
au quasi-or de leurs rameaux
fonte de leur canopée terreuse
il mouillait de l'hier et les flaques
ne gèleraient pas ni ne s'assécheraient

sur ce rythme froissé nez pourri pied glissant
tu marchais faute d'écouteurs jonglant de refrains
en refrains en refrains silencieux
et barré aux feux rouges
tu ne tombais pas seul

quand déjà l'autobus précédait ta cadence
tes semblables pressés renflouaient ses arrêts
ce n'est jamais trop long
lundi matin en ville et elle l'est
Montréal

ah pas de cigarettes pas de bancs secs pas irrégulier
toutes les églises closes pas de musique
une éclaircie pas même
non et trop peu dormi
délesté tu rêvais

quand il apparut là tracassé mal contenu
dressé qui te suivait cognant depuis la porte mal fermée
le marteau piqueur et ses valets fluorescents
le travail ça crie fort

puis tu te sentis rendu pour l'être à mi-chemin
ta bouche de métro
voilà
c'est pratique le train
ses voyages imposent trois traits minimum
on n'y monte pas chez soi
pas plus qu'on n'y débarque

ah c'est beau
deux secondes deux secondes et tu descends au quai
c'était beau
et dehors lui aussi merci au camelot
maintenant vous êtes deux bon matin
bon matin

MIROIR

Kevin Berger Soucie

Opaque

*Lui, toi ou peu
être(-)moi*

*Un seuil : ce cadre
Seul.
(macabre?)*

Voyais-un rêve?

N'être

Comme l'ébauche de quelques antiques commodes, presque millénaires, encombrées de vieux papiers et de vêtements usés, vestige sans grande valeur. L'ébène par le temps abîmé laisse apparaître quelques pâles fantômes de lumière, preuve d'une nuit sans lune. Le temps, rythmé par un vieux pendule grinçant. La dentelle blanche tombant de la fenêtre laisse flotter un vent, pensant, qui vibre d'une lointaine harmonie. Face à cette fenêtre un miroir, dans lequel sont dispersés quelques points lointains; un reflet des constellations reliant cette chambre au reste du monde. Seul un souffle trouble cette mélodie intempestive; le vent et lui sont dans un dialogue trop véhément, que seul un silence glossateur laisse deviner.

Cet homme, (presque) cadavérique, s'observe dans la glace, placide, qu'il trouble de son reflet. Son regard, où peut-être gît une étincelle mourante, brûle d'incompréhension face à la pensée qui l'envahit : *je me vois, mais je ne me reconnais pas.*

Quelques larmes grésillent en éteignant les braises du vide conquérant. Le silence tréssaille; écho de l'indifférence.

Pourtant un tumulte le tuait, lentement. Rien. Une esquisse de vertige; se tenant sur le seuil de son propre abîme, il se regarde, tente de déchiffrer les moindres plis de son âme. Se devinant, il se noie en lui-même.

La pendule n'oscille plus. Les points lumineux s'évaporent.

Naître

Ce vieux meuble, rempli de souvenirs. Des tiroirs, encombrés de bilans, de vers, de billets doux, de procès, de romances. L'ébène, presque invisible, tant le soleil de ses rayons l'éclaire. Le vent, entrant par la fenêtre entreouverte, vibre, telle une ruée chevaline s'éclatant contre les murs, libre, révolté, rythmant toute cette allégresse de façon cadencée. La dentelle tombant de la croisée se joint à ce divin mouvement, dansante, échappant à tout empire, fût-il même imaginaire. Phébus, l'aveuglant, s'admire en le miroir. Tout est vif, chatoyant, jusqu'à ce recoin sombre caché par quelques bibelots résiliés. Même dans le silence indifférent vit une certaine truculence, une certaine opulence souveraine, sous l'effet des courants d'air harmonisés par un viril chant.

Cet aède, fier, ne voit qu'une ombre dans le portrait que lui renvoie le miroir. Un brasier l'anime. Un regard qui semble comprendre ce qu'il agrippe avant même de l'avoir perçu. Un regard qui permet de s'englober et se dépasser.

Quelques sifflements d'oiseaux résonnent dans la chambre. Le doute, amas de nuits anciennes, s'achève dans son jaillissement même.

L'espoir l'emplit. L'univers de tous les possibles lui semble convenable. Prouver le mouvement en marchant, trouver un sens en le pensant. *Veni, vedi, vici*, voilà déjà une façon de se conquérir, d'être mue par une implacable volonté.

Le murmure de l'univers bruit. Le soleil maintenant dépasse le cadre du miroir, le jour naissant.

Ce reflet hérissé

Si ce n'était qu'un dilemme...

une frivole idée...

(se) choisir

ou presque

*Un miroir toujours le reflet
(fût-il brisé)*

*Opaque
ou sinon presque invisible
l'être-moi.*

LES PASSANTS

Dominic Laperrière-Marchessault

Ils s'étaient croisés sans s'y attendre ou presque, au détour d'une rue trop souvent empruntée, trop quotidienne pour être remarquée. Sous l'émotion, la jeune femme s'était figée, le cœur contrarié soudain, les yeux écarquillés par la surprise. L'homme lui avait semblé plus grand encore que dans ses souvenirs, plus lointain aussi peut-être, le sourire timide caché dans sa barbe de quelques jours, l'air fatigué et pourtant fier. Ils avaient hésité un instant, elle avait tendu la main, mais lui déjà s'était approché. Ses lèvres avaient trouvé ses joues rougies comme si elles l'avaient fait la veille, comme si elles l'avaient toujours fait. Ils étaient restés là, debout, un moment, le corps gêné, les bras ballants, perdus entre le malaise et les passants. Elle avait failli l'inviter chez elle, s'était ravisée. Trop risqué. Ils s'étaient plutôt dirigés vers un café tout près, terrain neutre et propice aux conversations insipides.

Elle avait choisi la table adjacente à la fenêtre, par habitude, par espoir aussi de retrouver un peu de lumière dans sa journée chamboulée.

Ainsi placée, elle pouvait observer les clients qui entraient et sortaient dans un tourbillon de couleurs et d'artifices, agréable distraction. Chaque fois que la porte s'ouvrait, le tintement d'une cloche couvrait momentanément la musique ambiante. C'était immanquable; ce son lui rappelait à tous coups les livres-disques de Disney qu'elle dévorait, enfant : « Vous saurez que le temps est venu de tourner la page lorsque vous entendrez la fée Clochette faire tinter ses petites cloches, comme ceci. » Elle avait souri pour elle-même, il ne l'avait pas remarqué.

Pendant plusieurs minutes, elle l'avait écouté monologuer en se disant que rien n'avait changé. Toujours, il ne parlait que de lui d'un ton faussement désintéressé. Toujours, il ressassait les mêmes questions sans attendre de réponses. Alors, elle s'était faite muette, et sourde par la suite. Autour d'elle, les gens se mouvaient maintenant sans bruit, plus aucun son, même, n'émanait des lèvres qui remuaient encore. Elle avait laissé son esprit vagabonder à la recherche d'un temps plus heureux, d'un temps différent tout au moins. Un moment peut-être où il l'aurait fait voyager, l'aurait emmenée autre part que dans sa routine et ses rêves brisés. Rien. Il n'y avait eu entre eux que des paroles vides et des promesses oubliées.

Elle avait senti sa main robuste effleurer la sienne, furtivement, rare chaleur qu'elle avait cru imaginer. Elle avait longuement laissé sa paume humide reposer sur la table trop lisse,

souhaitant qu'il la touche de nouveau, qu'il pose enfin les yeux sur elle et la contemple réellement, la comprenne jusque dans ses silences pour la détromper. Toujours rien.

Elle s'était levée sans réfléchir, avait prétexté un rendez-vous quelconque, une excuse bidon qui ne lui avait valu qu'un hochement de tête et puis c'était tout, pas même un geste pour la retenir. Elle avait quitté le café en sachant qu'elle n'y reviendrait plus, que cette ville qu'elle avait tant aimée ne serait plus la sienne. Sans un regard en arrière, elle avait refermé la porte sur sa vie et sur cet homme qu'elle avait depuis si longtemps cessé d'appeler « papa ».

Dans son dos, la cloche continuait de tinter.

LA BALLERINE

Maude Huard

*Somewhere, over the rainbow, way up high.
There's a land that I heard of once in a lullaby.
Somewhere, over the rainbow, skies are blue. And the
dreams that you dare to dream really do come true.*

La boîte à musique bute sur la dernière note.
Un do. Il s'étire pendant quatre temps.

Doriane n'a jamais entendu la mélodie autrement : un défaut de fabrication. Le mécanisme de la boîte à musique s'enraye chaque fois.

Sa mère la lui avait offerte pour ses dix ans. Son année chanceuse. Une boîte à musique, bien mieux qu'un pyjama en flanelle.

Remonter la manivelle. Entendre le même air. Encore et encore.

Elle contemple le plafond de sa chambre. La boîte à musique sur le ventre, elle sent chaque cliquetis du mécanisme résonner en elle. La ballerine, autrefois droite et fière, danse

de travers. Le miroir incrusté à l'intérieur du couvercle est fendu au centre. Il déforme tout.

Doriane remonte la manivelle une troisième fois. Cette fois-ci, elle chante avec la mélodie.

Anaïs fait irruption dans la chambre et saute sur le lit. Elle fait tomber la boîte à musique. Doriane ne dit rien. Elle remet la boîte en place, remonte le mécanisme et recommence à chanter.

Anaïs l'interrompt.

— M'man, ça veut dire quoi *loulabai* ?

— C'est *lullaby*. Ça veut dire « berceuse ».

— La chanson parle d'elle ?

— Non, elle parle d'une autre chanson qui cache un endroit magique.

Anaïs ouvre de grands yeux. Elle s'étend aux côtés de sa mère pour écouter la fin de la mélodie. Le dernier do finit par se taire. Doriane remonte le mécanisme.

— Comment on fait pour trouver l'endroit magique ?

— On peut pas le trouver. Il existe pas.

— Mais si la chanson en parle, ça veut dire qu'il existe.

Doriane ouvre la bouche, puis la referme. Elle penche la tête. Dans ses yeux, la ballerine retrouve sa droiture.

— Non. Les chansons racontent des histoires. Les histoires sont jamais vraies.

Anaïs regarde sa mère, puis la ballerine.

— M'man, pourquoi la ballerine penche ?

— Parce qu'elle a trop dansé.

— Pourquoi elle continue à danser d'abord?

Doriane hésite un instant.

— Parce qu'elle peut pas faire autrement.

Anaïs bondit du lit et court jusqu'aux portes-miroir de la garde-robe. Elle lève ses bras au ciel en cinquième position, puis fait une révérence au miroir. Elle enchaîne toutes les positions qu'elle connaît. Ses bras passent d'une position arrondie, les mains à la hauteur du nombril, à une position allongée, à la hauteur des épaules. Ses pieds, d'abord collés par le talon et tournés vers l'extérieur, se détachent peu à peu. Puis, la troisième position, un mélange entre la première et la seconde. Les pieds se croisent, le talon du pied droit devant le milieu du pied gauche.

Doriane ne peut détacher son regard de la boîte à musique. Sa tête fait des ronds, de droite à gauche. Elle suit le rythme de la ballerine.

Anaïs regarde sa mère, puis lui fait une révérence. Doriane ne la voit pas, trop concentrée à suivre des yeux la ballerine qui tourne sur elle-même.

Anaïs se repositionne devant le miroir. Elle penche son corps vers la droite. Elle refait chacune des positions dans un axe brisé. Elle a du mal à conserver son équilibre. À la troisième position, elle s'effondre. Les larmes lui montent aux yeux.

Doriane ne dit rien.

Anaïs se relève. Elle recommence à danser,

toujours penchée. La mélodie se termine. Doriane remonte le mécanisme et recommence à chanter. Une fois, deux fois, trois fois. À la quatrième fois, Anaïs s'assoit sur le plancher.

— Je vais aller jouer avec Phil.

Anaïs se lève et descend les escaliers en courant.

Doriane referme le couvercle après avoir entendu résonner pour une dixième fois le dernier do. Elle se lève et range la boîte en haut de son garde-robe, hors de portée.

En refermant la porte de la garde-robe, elle s'aperçoit dans le miroir. Son reflet la retient un instant.

Ses mains pendantes le long des hanches. Ses épaules affaissées. Sa mâchoire crispée. Doriane plisse les yeux. Dans le miroir, dans le reflet du reflet, la ballerine courbée. Elle danse. Sans musique.

Doriane chante la berceuse. Jusqu'au dernier mot. *True*. Elle le répète. *True, true, true*. Elle recommence la chanson. Cette fois, il n'y a qu'un seul mot. Une seule note.

Doriane sourit. Elle fait une révérence au miroir. Puis, elle tourne sur elle-même en maintenant le do. Longtemps. Jusqu'à ce que son air disparaisse. Étourdie, elle s'étend au sol. Au plafond dansent des dizaines de ballerines. Il leur manque toutes un membre. Un bras, une jambe, un pied. Elle recommence à chanter. Cette fois-ci, tout ce dont elle se souvient, c'est le do. Une

syllabe. La note, elle, a disparu. Le son qui sort de sa bouche se situe entre le ré dièse et le mi. Le rythme n'a plus rien à voir avec celui de la berceuse. Seules les deux lettres demeurent.

Doriane chante la syllabe une dernière fois. Le son se transforme en plainte. Elle s'étire. Comme le dernier do de la mélodie.

FRACTURES D'UN SUICIDE AGNOSTIQUE

Samar Besada

Une femme.

Une femme crie, me chante la joie. Le bruit excisé siffle du fond des trompes. L'infibulée pleure la nuit. Je lui fabrique des robes noires et longues. Des robes de mariées. Des robes de reines. Des robes d'acier. L'excisée se multiplie et forme de longs traits ratés et sales. Maintenant, des milliers d'infibulées dansent. Elles s'envolent au-dessus de ma tête, me fixent, m'envahissent, m'assomment et s'élèvent. Elles me fouettent le visage, me chatouillent les aisselles. Mon corps secoué dans un salon de néon. Impossibilité de soutenir les regards des excisées. Elles pâlisent. Forment des rangées. Deviennent néon. Mes yeux plissés laissent couler deux lames. Puis deux autres longent le nouveau chemin tracé.

Infibulées, qui êtes-vous? Des airs de famille nous lient à quelques fantasmes ensevelis. Comment vous sauver de votre propre corps? Comment vous aimer quand vous me cousez loin de ma liberté? Comment vous renier quand

mon sang gicle des marées de hontes sacrées?
Comment être autre que militante agnostique?

Fumer. Connaître les règles. Pas le droit. Juste dans ma chambre. La porte de mon enfer. Mon corps qui s'effondre sur le lit. Une sacoche tirée près des yeux. Fouiller. Un paquet de cigarettes. Des allumettes tombent. Un tampon aussi. Des factures. Des miettes de quelque chose. Je touche l'intérieur du paquet. Je tire une cigarette avec l'index et le majeur. Mes seins caressent le lit de peaux. La cigarette entre les incisives. Les allumettes ramassées. Une orpheline déchirée. Un bruit qui craque le silence. La flamme trop proche de mon nez qui vacille jusqu'au bout de la cigarette. J'aspire la fumée et le monde qui s'y colle.

L'air s'anime. La fumée danse. Me sort des narines et danse. Je l'attrape dans les yeux. Ils rugissent et pleurent. J'orgasme. J'allume la lampe de chevet. Ses ombres excitent mes cheveux. Le sexe de la maladie douteuse. La nuit qui bat dans les allées de métro. Le ciel qui s'allume pour l'instant d'une nuit miraculeuse.

Montréal m'aspire du haut de mon nid. Le deuxième de mon duplex de la rue Saint-Vallier. Ma chambre loin du salon de néon. Mon cœur qui bat encore des fois, qui résonne les tambours de mes tympanes « Un, deux, trois, je te frappe dans la poitrine, je te bats. » Je tricote des mots de sang menstruel. Je suce ma bouche de l'intérieur. Je salis les draps de cauchemars aux mille couleurs, aux mille douleurs. Je teste les pissenlits. Les

mange par la racine. Aucune envie de pisser au lit. Mon ventre se ramollit sur l'épiderme du lit. Ma peau s'adoucit à se faire croquer. La nuit se flétrit à s'en démembrer. Les excisées se couchent sur mes flancs. Je deviens néon. Mon corps nu plus blanc que la chute. Un verre de scotch oublié. Aucune glace n'y survit. Je tends le bras. Étire la nuque jusqu'à la détacher. Le verre lourd. Les racines légères. J'avale tout d'un trait. Aspire les parois de l'air intact. Rétracte les muscles. Aspire une bouffée de cigarette. Couche mon visage sur le lit de peaux. Couche ma cigarette sur la couche de mes cauchemars. La fumée lisse lisse.... Une couverture tirée.

Des peaux qui brûlent. Mon corps au poumon d'un four génocidaire.

*

Saint-Vallier et Saint-Zotique, une croisée de riens. Un dépanneur au coin. Un centre-ville plus bas, plus bas. Un vélo sur le balcon. Les muscles tendus. Rouler jusqu'à Saint-Vallier. Rue du Beau Dommage. Se suicider dans son haut duplex. Des rideaux rouges devant sa fenêtre. Chambres doubles fantomatiques. Qui vit là ?

Le centre-ville au fond d'une allée. Traverser les junkies de Sainte-Catherine. Reculer le temps. Griffintown à droite. S'écoëurer la poitrine d'halètements. Novembre à l'envers. Palindromes apocalyptiques. Kryptonites oniriques. Le flegme des os qui craquellent le long d'une route de béton. Le gravier du Canal Lachine. Une grotte toute proche de l'eau. Assise en indien. Devant

un homme debout. Sa voix de pierre. Son sexe frustré. Sa chair d'écho. Un déjà-vu. Notre grotte de mages. Il danse tout nu. Me donne quelque chose. Je suce patiemment. Je m'engloutis. Les rapides de Lachine. Une silhouette me retient. Les rapides de Lachine. Le vent qui crève un manteau. Novembre en suicide. Je lance ma traînée à l'eau. Quelque chose m'attrape. Le manteau écarté. L'eau vaporeuse qui chantonne mon nom.

Amalgames de frissons éparés. Honte d'il y a si longtemps, si peu de temps. Trop d'appels au secours. Aucun recours sauf une voix haineuse qui se répète « Arrache-toi la tête, noie tes poumons, gèle ton tas frigorifié. » Le vélo abandonné devant le Canal. La Chine visqueuse qui me fixe. De l'autre côté, le néant. L'océan? Saint-Lambert.

Voler un vélo.

*

Rembobiner les séquences du temps. Montréal, on va où comme ça moi pis toi? Tu m'humidifies l'encens. Tu m'encules la vie. Montréal, tu bas trop vite et trop fort pour mon cœur lâche. Toi pis ton Orange Julep. Toi pis ton Oratoire absent. Toi pis ton cimetière géant. Toi pis ta montagne de volcan. Toi pis tes allées de rues. Toi pis tes égarés. Toi pis ta tête de glace. Toi pis tes hommes menaces. Toi pis tes oublis amnésiques. Toi pis ta voix rauque qui me dit, m'ahurit, sans dépit. Toi qui m'abandonnes dans l'horreur de Papineau. Tout en bas de ta montagne, je longe les trottoirs où trottent tes

rejetons. Je t'aime de haine. Je te flagorne du fond de ma rage. Rien n'aimer que toi. Mère orgueilleuse, tu fais de moi une agnostique militante. Je doute de tout. Tu m'as attachée pour me couper de mon corps.

Il est trois heures et Montréal me fait marcher. J'ai des yeux de pailles. Sa lumière me lance des flèches de feuillages. Rouges, ses érables rouges. Marcher vers le stade. Traîner sur Masson. Essayer de trouver la fille que je hais. Ne rien voir dans la foule. Rôder dans le parc Wilfrid-Pelletier. Attendre son amour sur un banc. Camper dans mon café préféré. Ne rien pouvoir avaler. Pénétrer Montréal. Foncer dans le fond du volcan mort. Trouver une mare. Tuer un canard. Marcher vers l'appartement où mon amour m'a quittée. L'observer pleurer comme un homme. Lui lancer nos photos au visage. L'amour qui les ramasse « Je ne peux pas t'aimer ». Ne rien aimer sauf moi. C'est tout ce que je te demande à toi et nos excisées. Trouver mon lit sur Prud'homme. Notre-Dame-de-Grâce disgracieuse. Mes bouteilles de vin. Mes cigarettes. Mon matelas par terre. Mes livres dans la cheminée plâtrée. Brûler Voltaire vif. Défoncer Duras dur. Soumettre de Saint-Exupéry. Flageller Flaubert. Bureaucratiser Kafka. M'écorché les lèvres en répétant son nom.

Mon silence, celui de la femme abandonnée. Perdre appétit. Des mots écrits sur mon mur. Des ne me laisse pas ici toute seule. Des chuis pas une personne gentille, mais chuis une esti

de bonne personne. And I'm so desperate to be somebody. So desperate, mon amour. Des petit canard de mon Windex, dis-moi qui est la plus éclats brillants sans traces.

*

Quatre ans ont traversé le temps. Mais Montréal guette encore chacun de mes pas. Le ciel n'y crève pas. Le besoin de m'attacher les bras à tes limbes. Aimer te détester. T'insulter dans la salle de bains. Appart Prud'homme. Le plus sombre de ma vie. L'insalubre existence d'une chose baroque. Être la cantatrice de la solitude.

Boire la nuit. Fumer le jour. Vivre nue sur Prud'homme. L'autoroute des voitures qui passent. Le vide derrière ma fenêtre. La mort sous le viaduc. L'envie de se pendre dans la salle de bains. Ne rien trouver. Pas de corde, pas de rideaux de douche. Une rampe trop fragile. Vouloir ôter la vie de son foie. Vouloir se brûler l'estomac. Ne rien tenter pourtant. Ne savoir tenir une idée. Manquer d'ambition.

*

Le silence consomme le fond de mon abîme. La solitude s'étire à ma jeunesse. Villeray et sa Fabre et son Everett et son église Saint-Marc. Le quatre et demi de mon enfance. Mon voisin Nicolas. La douleur sous mes pieds. Le vélo chétif sous le poids d'une grosse enfant. Son apprentissage du mot défoncer. Défoncer le ballon poire. Frapper des poings rougis. Frapper plus vite. Défoncer plus fort dans la cour de l'école primaire Saint-Gabriel-Lalement. Parler

toute seule. Un pervers derrière la clôture nous montre son sexe. Rire avec lui. Le printemps qui s'approche. Les chenilles sur les troncs des arbres. Jouer à tuer. Accoucher d'un nid de chenilles dans la cage d'escaliers. M'agenouiller dans leur cimetière. Aucun papillon. Aucune mouche même. Ne rien comprendre de ce qui nous arrive. Des enfants habillés de noir. Voler ma robe du dimanche. Ma mère qui m'engueule à l'envers. La robe tachée du sang vert de chenilles. La solution dans l'assassinat.

N'aimer que les mots. Ma mère dyslexique. Ses dictées enchaînées. Écrire des lexiques. Rire des histoires, des théories, des profs intelligibles. Leur gueuler que le mot s'invente. Recevoir les insultes. Avaler les crachats de leurs salives. Ma mère dyslexique. Ses formules de mathématiques. Sa philosophie cartésienne. Devenir agnostique militante. Douter de toute parole. Ricaner des formules. Aucune chimie scientifique. Ne croire qu'aux super héros. Orgasmes sur fiches mal orthographiées, débauches sur tapis de sol, orgies multi sensorielles.

Rêver à ma grand-mère morte. Sa peau de bras pendante. *Téta**, tu es où? Tes bras pendent jusqu'où aujourd'hui? Ont-ils envahi ton cercueil? Étouffes-tu sous ta peau comme moi? As-tu huit ans à nouveau? Pourris-tu comme les autres? Te décomposes-tu comme les chenilles? Est-ce que ton sang est vert?

* « Grand-maman » en patois égyptien.

Un jour je ferai comme toi. Je me coucherai avec les excisées loin du néon. Le Canal a raté ma fin. Un homme m'a rattrapée. Je suis dans mon lit de peaux. J'ai voulu attendre d'être femme pour me jeter dans l'eau de novembre. Mais une étoile m'a rattrapée. Une étoile visqueuse plus forte que ma faim. Plus phallique que Dieu. Je suis aujourd'hui agnostique militante et je veux savoir. Mettre fin au doute. Savoir qu'il n'y a rien de ton monde qui vaille la démesure du mien.

*

La rampe de la salle de bains s'effondre et même le Canal dédaigne mes crispations. La cigarette me suffoque dans mon lit de peaux. Et pourtant je tombe.

Je rejoindrai la lignée de femmes infibulées. J'enlacerai tendrement ma *téta*. Pour vous toutes, je déchirerai mes coutures, je m'arracherai la vulve s'il le faut. Pour vous toutes, je serai militante agnostique.

ESSAIS

FACEBOOK, OU DE MA DÉRIVE MÉTHODIQUE SUR L'AFFAIRE GUILLAUME L.

Cédric Trahan

All is true! tout cela est si véritable, que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son coeur peut-être...

Honoré de Balzac

Le Québec coule en flammes au milieu des coupures de Couillard, alors que je descends au fond des profils facebook. Je me lance, les doigts encore froids, à la recherche d'un Guillaume — nom commun parmi les noms propres : Guillaume Laurent, mon vieux pote du secondaire, Guillaume Perrier, Guillaume Jacques (célibataire, masculin, 22 ans, intéressés [sic] par les femmes), Guillaume Ô'bertin, et voilà qu'après trois Guillaume, j'ignore le quatrième. Comme en transe, je me plonge dans un scrolling infini qui me porte, de loin en loin, vers des continents humains inconnus. J'arrive au bout du gouffre numérique : un dernier « voir plus de résultats » m'aveugle, armé d'une page blanche que je m'empresse de dissoudre à force de *back*. Guillaume L., m'y voilà. Guillaume L., mon inconnu à moi, mon petit *x* avec lequel je

vais résoudre, d'un produit croisé textuel, ses problèmes identitaires.

« Guillaume L., écoute *Blue Daven's code*, une amie en commun : M... » Je suis saisi d'un vertige, je remonte la chaîne des êtres : avec presque tous les Guillaume de mon horizon facebookien, j'ai un point de fuite en commun. D'ores et déjà, des hypothèses envahissent mon espace mental, car M..., une jeune femme de 21 ans, vit à Québec et a vécu à Dégelis. S'ils se connaissent, ce Guillaume L. doit bien vivre, lui aussi, à l'intérieur du Triangle des Bermudes québécois : Dégelis, Rivière-du-Loup, Québec. Je me décide à écouter du *Blue Daven's code* — un sous-genre de métal au vidéoclip surléché qui me révèle le Moulin à images de Québec. Leur bannière facebook me renseigne, à coup de *chix* en bobettes, sur le public cible : mâle, blanc, entre dix-huit et trente-cinq ans. Pourquoi ai-je l'intuition que ce Guillaume L. est un membre du groupe? Mais l'article « *Blue Daven's code* : à fond la caisse » déjoue ces rumeurs intérieures.

Mon curseur survole son avatar et une fois dépassé la frontière je vomis un tabernacle sonore; son profil brusque mon projet esthétique. Aucune entrée, aucun commentaire, rien avec quoi aiguïser le tranchant de mon herméneutique. Plusieurs solutions s'offrent à mon esprit, et, haletant, je suspends ma raison, déchaînant mes vues esthétiques sur son journal qui a toute l'allure de coulisses publiques.

L'inanité de Guillaume L. est peut-être le

châtiment de ma démesure, comme si tout me disait d'un oeil moqueur : « tu ne sauras pas ! » En attendant, je ne peux voir que sa liste d'amis, mot qui ne signifie plus grand-chose dans mon contexte sémique... Je change d'onglet, je varie les plaisirs : À *propos de Guillaume*. Je le hume avant d'y entrer pleinement... Ça sent la négativité mallarméenne. *Emploi et scolarité*? Aboli. *Lieux où il a habité*? Aboli. Etc., etc. Je baisse le regard : il aime *Diablo*, il aime *Jeff Trudeau* *massothérapie*.

Que de surprise...! Jeff Trudeau est l'ami du secondaire et l'ancien coloc et de M...! Je sens que mes idées a priori et impures se fondent en savoir grâce à cet enthymème capital : s'il connaît M... et Jeff, alors Guillaume L. habite sans aucun doute dans le Triangle des Bermudes québécois.

Voyons voir les autres objets d'amour — quel dommage que la jouissance en demeure virtuelle — de ce Guillaume L. :

<i>VIDEO CHOC</i>	<i>ASUS North America</i>
<i>NVIDIA GeForce</i>	<i>PromoRabais</i>
<i>Le BALTHAZAR Centropolis</i>	<i>9everbuzz</i>
<i>Rire de tout et rien</i>	<i>Volkswagen lapping Club</i>
<i>ReSISTANCE boardshop</i>	<i>DAI</i> ¹
<i>Maxime Martin</i>	<i>DriveSafe.ly</i>

J'utilise ma raison analytique malgré ma gêne du placement de produits, je divise en

¹ Boutique de mag et de cap de roues. Je note au passage l'onglet *les filles DAI* que je superpose aux filles de *Blue Daven's code*.

quelques catégories les pages que j'ai énumérées ci-dessus : humour et divertissement, ordinateur et informatique, voiture, sport acrobatique. Une page enlève cependant une brique au mur des connaissances que je tente d'ériger ; le Balthazar est une micro-brasserie dans le coin in de Laval. J'y ai été entraîné lors de la fête de départ de Camille, et mon expérience renforce la constante dite *chix* de mon excavation : filles de band, filles de char, filles de bar... Mais Laval n'est ni Québec, ni Rivière-du-Loup... Contre mon gré, ces mots défilent, et j'écris comme à contre-courant ; l'hypothèse suivante se taille une place dans mon dialogue, oui, dialogue, effréné : Guillaume L. aurait pris ses cliques et ses claques jusqu'à Laval. Cela me paraît tellement farfelu que je contrains mes doigts, pour en garder la trace, à mettre un point.

Ce Guillaume L. est aussi membre de plusieurs associations : *ArcheAge Infamous (QC)* *Saphira* et *Club Sport La Licorne*. Elles me confortent dans l'idée qu'il est un jeune vieux gamer et un tripeux de chars. En visitant ces groupes ouverts, je trouverai peut-être des vestiges de ses prises de paroles...! Bon dieu...! Son mutisme me porte à croire que ce Guillaume L. est un manchot, un muet du clavier, que ses parents ont créé un profil facebook à leur fils afin qu'il *se fasse de nouveaux amis*.

Me voilà à creuser sa liste de contacts, à la fouiller comme dans un cimetière vivant, chaque pelletée de terre m'enfonçant paradoxalement un

centimètre de plus dans le blasphème suprême, la transgression fatale : prendre possession d'un mort. À mi-chemin entre la tombe et le ciel, je m'arrête sur une certaine Mme Wolff — amie avec Camille et Thierry. Je ris : comment diable ce Guillaume L. peut-il être ami avec Mme Wolff, elle qui construit un pont entre ma rive sud et ma rive nord, ma job et mon cégep? Je passe au suivant; j'affronte Marie-Pier et je découvre que cette amie de M... est aussi la blonde de Jeff Trudeau le massothérapeute. Anita, en effet, trouve qu'ils forment, et je cite, « un couple super chic », comme en témoigne son commentaire sous l'*adorable petite photo*.

Je lance au vol une hypothèse que j'attrape moi-même : je crois être en démesure de situer temporellement la rencontre avec Marie-Pier. Tant d'informations sont disponibles ! Ses images de profil ont été prises au bord d'une étendue d'eau infinie. Est-ce le golfe du Saint-Laurent? Est-ce le lac du Saguenay? Eurêka ! Cet obstacle m'oblige à innover : je réinvente la roue des internets. Je recherche les autres Pellerin avec lesquels Marie-Pier est liée. Serge habite à Mont Saint-Anne; Jaymee y a étudié. À cette hauteur de la route 132, il s'agit bel et bien du golfe du Saint-Laurent. Eurêka ! Eurêka ! Si Mont Saint-Anne est sa ville natale, comme je le suppose, alors elle a sans doute déménagé à Québec pour étudier, comme beaucoup de jeunes des environs, comme Jeff Trudeau et M...

Et puis? Tout cela est-il vain? Je suis

encore, et encore, en train de procrastiner et de me dépolitiser... D'une oreille consciencieuse, j'entends Le Devoir qui m'appelle. Mais je me dois de continuer, même si j'ai le pressentiment de ne rien trouver de nouveau sur l'affaire Guillaume L. Depuis tout à l'heure, mon investigation a opéré un renversement : de l'intérieur, je m'occupe dorénavant de l'extérieur. À l'image des nouvelles TVA, j'interroge le passant. Je suis aux frontières identitaires de Guillaume L., je tourne autour d'une circonférence floue, tentant d'en calculer le centre à partir de données périphériques. Néanmoins, ma nouvelle méthode bride mon angoisse ; je continue.

À l'instar de Marie-Pier, je regroupe les amis de Guillaume L. selon des ensembles dictés par leur nom de famille. D'abord, je déniché tous les Trudeau : Carla, Dick, Jessy, Julien et Sébastien. Un soupçon me taquine la langue : Guillaume L. serait-il de connivence familiale avec Jeff Trudeau ? Afin d'établir une base solide à la drôle de maison identitaire que j'assemble ici, je vérifie si les autres L. partagent des Trudeau. Curieusement, Élise L. correspond à mes exigences de vérités : elle habite à Québec, elle partage de nombreux amis avec Guillaume — dont les Trudeau — et elle est de la même génération, contrairement à Tania, Patricia et Stéphanie qui habitent sur la rive nord de Montréal. Mon oeil fauve analyse ces deux variables ainsi : Guillaume et Élise L. sont sans aucun doute frère et soeur, et leur famille est séparée géographiquement : d'un côté, la Capitale, de l'autre la Métropole. L'affiliation de

ces deux énergumènes aux Vallière et aux Ouellet me convainc d'avoir agrippé les quatre branches de leur arbre généalogique. Une famille aux noms plus que québécois, éparpillée sur l'axe du fleuve : n'est-ce pas un bien beau portrait de famille?

Me voilà finalement hors d'haleine. J'ai gaspillé tout l'oxygène textuel, ai-je l'audace de dire, que me ventilait le profil facebook de Guillaume L. J'ai affranchi le seuil; sans cette limite, nul ne sera plus jamais seul. Et en effet, je me suis défenestré vers un espace privé et public, là où rien ne m'est plus radicalement inconnu. Cependant que je suis au bord de l'euphorie épistémique, une morsure tord mon coeur : et si on m'... non, je vais m'abstenir et m'éviter d'avouer cette idée piégée... mes transgressions n'appartiennent qu'à moi, et à personne d'autre... C'est accompagné, donc, d'un petit frémissement d'excitation ambiguë que je me lance dans ce grand récit de synthèse.

Guillaume L., né dans le Bas-du-Fleuve, a essoufflé sa jeunesse à la polyvalente de Dégelis. Ses goûts désordonnés pour la bière, les voitures et le BMX n'ont d'égal que sa passion des femmes — sur l'écran d'accueil de son Ipod acheté à rabais sur PromoRabais, une fille à moitié nue sur un char perchée tient en son bec un verre à shooter. Lorsqu'il accourt à la maison, il se branche sur le monde virtuel des jeux vidéo; Guillaume L. est un grand joueur de MMORPG. À la fin de son secondaire, ce jeune homme s'est exilé à Québec. Dans ce hameau, il a fréquenté

le Cégep de Saint-Foy, suivant son grand chum et cousin Jeff Trudeau le massothérapeute. C'est pourquoi il est devenu un bon ami de Marie-Pier et de M..., respectivement blonde et coloc de Jeff Trudeau. Sa famille est originaire de la rive-nord et il la visite tous les Noëls. Ils ont pour coutume d'aller souper au Balthazar, à Laval, à mi-chemin entre le Montréal-Nord des Ouellet et le Boisbriand des Vallière. Guillaume L. aura probablement une carrière dans les voitures, comme son homonyme de La Tuque, grand pilote de véhicules motorisés, selon le journal *L'Appel*.

Sur ce, je réprime mes envies de stalker tout le monde, comme tout le monde. Il ne reste que peu d'étapes à cette biographie virtuelle : prendre mon courage à deux mains, me faire avaler que je suis encore du bon côté du politicly correct, envoyer ce message à M... et Jeff Trudeau :

Qui est Guillaume L.?

Et puis je copierai les réponses ci-dessous.

DE LA SIMPLICITÉ

Nathan S. Giroux

L'ART N'EST RIEN D'AUTRE QU'UNE SIMPLIFICATION DES PARAMÈTRES DU RÉEL. Et c'est tout d'abord l'horrifiante complexité de notre modernité qui en appelle urgemment à cette prise de conscience. Il faut redéfinir la contemplation artistique comme un voyage hors de la complexité de notre propre existence : comme une absorption de soi dans un monde simplifié, un fragment du réel, une réalité réduite en paramètres. La création d'une œuvre, comme d'un monde artistique ou d'un *mood*, consiste à *soustraire* du réel certains paramètres pour réduire le champ des possibles à un terrain de jeu symbolique — dont la force de communication est à la mesure de sa simplicité. L'inventeur sculpte le réel de son biseau à coup de retranchements contingents jusqu'à ce qu'il obtienne un système capable d'obéir aux lois de la nécessité. Il illumine le réel de son faisceau pour le révéler par cette réduction. La puissance de ce « monde » consiste en ce qu'il nous immerge *totale*ment dans un « réel partiel » et qu'il se voudrait à lui seul, à

l'instant fugitif de la contemplation, une totalité, une *infinité close*, l'unique interprétation valable du réel — comme d'une fiction qui s'ignore elle-même en tant que fiction. Puis, ou pendant cela, le contemplatif conteste la toute-puissance de cette dernière et s'empresse, comme pudique devant son ivresse, de retourner à soi par les mécanismes de la critique.

Nous définissons l'art — au moins depuis cette conquête technique de reproduction parfaite du réel achevée par la photographie, et cette lubie classique de la *mimêsis* rendue soudainement primitive et ridicule — comme une *négation* de la complexité de l'existence. C'est ce même procédé soustractif de discrimination de certains paramètres dans le champ des possibles qui permet au compositeur d'éliminer certaines des fréquences à l'intérieur d'une octave jusqu'à la constitution d'un mode musical, ou qui autorise le peintre à se constituer une palette bien finie de couleurs jusqu'à la génération d'un monde puissant d'individualité. Une œuvre artistique *n'ajoute* quoi que ce soit au réel ni ne le transforme que dans la mesure où, possédant l'impact aveugle et tyrannique de son unilatéralité, elle se réalise en tant que *soustraction*.

L'idée moderne — ou d'une certaine vision de la modernité qu'il serait bien juste de qualifier d'« orthodoxe » et de « classique » — a été, à l'opposé, de crier « liberté » en *imitant* la complexité du réel. Derrière toute sur-organisation Boulézienne ou toute trame

Ligétienne semble poindre une curiosité quasi-scientifique à rendre compte de la complexité de la vie moderne ou encore de la science moderne. Nuages de gaz aux paramètres continus et insaisissables, masses inertes de contrepoints indiscernables, ultime liberté! Ultime liberté? Mais la complexité n'est pas touchante, elle est neutre — ou *trop réelle*! Les symboles, véhicules de tout discours, se font indifférenciables; chaque élément du tout se confond dans son contexte; le poids proportionnel de chaque *affirmation* est dilué jusqu'à ce que l'objet artistique se soit vidé de sa singularité. Le geste sombre dans l'arbitraire à un tel point qu'il n'est plus en mesure de *dire* quoi que ce soit de plus que ce que le réel factuel, dans toute sa complexité moderne, dans toute son objectivité, sa scientificité, son omniprésence, était déjà capable de dire... ou de taire. Le message symbolique, lui, devient dilué, faible, inefficace, parce que chaotique — et la profusion des possibles de l'œuvre vient clouer le dernier clou du cercueil de sa communicabilité. Le complexe est vide de sens humain : il est artistiquement parlant *insignifiant*, pris dans les chaînes de son adéquation avec le monde tel que saisi cognitivement. Ce n'est pas à dire que le cosmopolitisme d'un collage cubiste ou le foisonnement chromatique d'une toile expressionniste n'ont pas eu, et n'ont pas toujours, leur importance dans la trajectoire d'un XX^e siècle qui se saisit de sa propre modernité, et qui tente de l'embrasser quitte à se fermer à la compréhension de ses contemporains. Mais

tentons maintenant notre propre tour de force.

Je n'ai pas peur de nous dire « modernes » en décrivant cette quête d'objectivité, d'adéquation avec nos chaos de tous les jours — car nous proposons une autre modernité qui, dans la profondeur de sa légèreté, rit déjà de bon cœur de ces errances. Car déjà le monde actuel, dans son cynisme du XXI^e et dans sa volatilité toute numérique, est *épuisé par cette complexité* et répond à l'appel des mêmes soifs et des mêmes dégoûts générationnels. Dégoût d'abord de l'inertie des systèmes, de leur fixation dans leur propre complexité bureaucratique; dégoût de nos existences aux multiples facettes qui puent la fausseté et le mensonge; dégoût du *multitasking* qui nous subtilise notre propre force en nous condamnant à une médiocrité généralisée et à une dilution de notre énergie à *accomplir*; dégoût de la fixation de nos existences dans nos propres *réputations, personnages* ou prisons identitaires; dégoût des formalités, des procédures, des normes qui détournent la force brute de l'instinct et répriment sa frivolité pour aucune raison qui ne soit encore aujourd'hui valable; dégoût de la « profondeur » des tragédies, des vocations, de la lourdeur d'un *tu dois* ou d'un *es muss sein*, de la détermination de notre comportement par un devoir culturel typé; dégoût d'une complaisance mélancolique dans les schèmes romantiques; dégoût de tout ce qui prétend définir ou contenir l'identité d'un homme ou d'une femme plus longtemps que lors d'un instant d'abandon frivole, sublime parce que volatile! Soif d'instabilité, de

discontinuité, d'une autorisation de l'incohérence avec soi-même; soif d'évolution rapide, de remise en question, de négation continuelle de son propre passé; soif de fragilisation de soi, d'un gaspillage de ses acquis; soif de se perdre soi-même dans un fragment de soi plutôt que d'être forcé à embrasser perpétuellement la globalité de sa propre existence; soif de la consécration de l'enfant qui s'absorbe toujours sans gêne dans un partiel de sa vie — voilà les mépris et les désirs nouveaux de ceux qui ont la force de rire des auto-endocrinements, des idées fixes et de toutes les autres faiblesses de l'homme grégaire qui lui ont longtemps servi à tracer bêtement, par vieillesse et faiblesse prématurée, la frontière de son propre progrès.

Laissez-moi rêver de l'homme moderne, véritablement moderne, virtuose existentiel, élégant fantaisiste, gaspilleur génial. Cet homme, ce dieu, pour survivre à la modernité et y trouver son terreau fertile, abandonne tout de lui-même à une succession de *moments* dans sa grande tarentelle identitaire. Il visite des univers clos et puissants d'individualité comme une exposition au musée et s'agrandit toujours lui-même de sa propre dévotion à chacun des tableaux qu'il parcourt. Il promet honnêtement à chaque monde qu'il franchit un amour infini et éternel qu'il brise ensuite dans un élan de sainte méchanceté — s'absorbant dans chacun d'eux comme si rien d'autre n'avait d'importance. Son délire sublime puise son cynisme d'une intériorisation profonde de l'absurdité de

l'existence — mais ce cynisme ne se laisse pas enfermer dans un pessimisme improductif, il se dépasse lui-même de l'autre côté du rideau de l'absurdité (et de sa *propre* absurdité) dans une profession positive d'une foi en *l'holisticité* du monde. Plutôt que de douter de la foi par le scepticisme, il doute du scepticisme par la foi dans une naïveté-au-monde *qui est d'autant plus chargée de sens qu'elle contient en elle-même toute la puissance d'une absurdité dépassée*. Une course à fantaisies, effrénée mais élégante, profondément honnête et profondément cynique, totale à chaque instant mais déchirée l'instant d'après. Le moderne abandonne sa réputation à *ses* réputations et au jeu qui s'y installe, sans souci pour la cohérence globale de sa propre vie; il s'agrandit lui-même de seuil en seuil, en se confrontant lui-même aux autres et en les confrontant de la plaisanterie qu'il devient de lui-même. Il réduit des scènes complexes en personnages, il ne s'encombre pas d'analyses subtiles, il s'autorise à l'idéalisation grossière ou au mépris précipité dans le but de réaliser rapidement le travail qu'il a à abattre, il saute de branche en branche sans se soucier qu'elles craquent sous son poids, il vole en piquant celui-ci, louant celui-là, informel, impoli, mesquin. Il est capable de la plus grande *émotion*, positive ou négative — il sait que son propre progrès réside dans l'intensité de son expérience bien plus que dans son bien-être objectif ou utilitariste. Il contemple, mais non plus de cette contemplation orientée-objet qui a fait la ruine de nos positivistes; c'est plutôt le processus,

encore, en tant que voyage mais aussi voyance, qui est au cœur de ses préoccupations. Il sait nier perpétuellement sa propre vie parce qu'il se sait versatile, capable de toute adaptation, capable de toutes les réussites parce que pertinent en tout contexte. Chacune des transitions, de son œuvre comme de son existence, est réalisée d'une main de maître, et *libre de lui-même*, son parcours trahit la nature de ses préoccupations : *esthétiques* bien plus qu'éthiques. Il possède une force dissociatrice qui lui permet de continuellement se dé-définir ; il connaît la nécessité d'une émancipation théorique de tous les systèmes, en premier le sien — *et il sait le faire avec élégance*. Il poétise, esthétise son existence, sait brider les passions de son Dionysos au profit d'une communication sociale efficace : il parle, veut parler, et est efficace dans son discours. N'est-ce pas la fresque vers laquelle la modernité nous pousse un peu plus chaque jour ? Ou encore le seul état, pour l'artiste, permettant une interaction véritablement authentique avec son contexte ?

« Rien n'anémie plus que de se laisser flotter longuement dans un bain tiède. Assez de musiques où se laisse flotter longuement. [...] Notre musique doit être construite à mesure d'hommes », disait Cocteau, il y a cent ans, et jamais un tel impératif ne s'est fait plus pressant : n'avons-nous pas soif d'un espace sémantique ouvert, propre aux rencontres, aux dialogues, aux transits soufflant comme un grand vent d'air pur sur les miasmes de nos marécages facultaires ? Utilisons des symboles clairs, au poids émotionnel

précis ; sublimons la force de l'héritage des gens en force communicatrice, autorisons-nous à réveiller en eux des souvenirs et à dialoguer (libertiner?) avec la tradition : car le passé des gens et les forces qui y gisent sont les armes les plus fortes pour les toucher ! Autorisons-nous l'utilisation de *cheap thrills* qui ne sont jugés comme tels que par la condescendance des pontifes de l'art contemporain et qui ne sont en réalité, avant leur basculement dans le *kitsch*, rien de moins qu'un outil de dialogue efficace avec nos contemporains. Créons une musique *sur la terre* où les gens voudront habiter, *groovons* les corps de nos auditeurs, donnons-nous les moyens d'avoir un impact sur notre époque ! Arrêtons de composer bêtement pour des hommes qui n'existent pas ; partons du *pop*, de sa puissance, et faisons mieux ; soyons empreints de fraîcheur, légers, profonds dans notre légèreté, symboliquement efficaces et puissamment singuliers dans notre simplicité.

La grande lâcheté des professorats universitaires d'il y a quelques décennies a été de systématiquement prioriser, pour nos ghettos culturels, la conservation à la conversation, abandonnant la nécessité pourtant évidente d'être *redevable à son contemporain*, et autorisant par le fait même l'édification d'un type ridicule de « génie » *pour eux-mêmes* ; n'est-ce pas la plus grande folie, que d'être génial *pour soi-même*, comme si le génie pouvait être quelque chose d'autre qu'un génie *pour tous* ! Tu séquestres les meilleurs inventeurs dans tes systèmes

facultaires qui censurent toute communication avec la grande société; tu restreins leur cercle d'influence à des sectes et justifies le décalage malsain entre tes artisans et la société dans des schèmes romantiques tordus qui ne s'appliquent *évidemment* plus à notre monde actuel; tu tentes de piéger notre bon sens dans les « il faut que tu crées seulement pour toi » et dans toutes les autres leçons mal apprises du modernisme; tu méprises toute considération de rentabilité économique – mais de ton mépris émane une complaisance qui fait écho à un modèle profondément inactuel et anachronique.

Je ne sais trop par quel tour de magie évacue-t-on à chaque fois si proprement la double question de la rentabilité économique et de la réception par le grand public de toutes les discussions sur l'avenir de l'art. N'avons-nous pas appris, nous consommateurs virtuoses, que chaque dollar investi dans une cause est en fait un fragment identitaire? Chaque achat d'objet d'art est bien moins le résultat d'un intérêt stylistique objectif qu'un geste identitaire d'agrandissement de soi vers un objet qui nous fascine et auquel nous voulons ressembler davantage. Chaque achat est un geste de consolidation d'une cause, de « vas plus loin avec mon argent », en plus d'être un geste recommandant l'objet et le type d'objets à l'ensemble des consommateurs : c'est un relais social! Redonnons au moins à cette question la noblesse qu'elle mérite — et cessons d'être fatalistes par rapport à la *sectarisation* des styles : l'éclatement « postmoderne » des goûts

est bien davantage une conséquence secondaire de l'individualisation de la poursuite identitaire qu'un phénomène insurmontable. Rien que le fait d'incarner, sur plusieurs plateformes, un progrès identitaire pour une masse de personnes nous rendrait bien surpris de l'alignement de leurs « intérêts stylistiques particuliers ». En réponse à cette *sectarisation* des styles, il faut adopter, nous, compositeurs, un discours qui ne soit pas exclusivement musical — une démarche philosophique et musicologique parallèle (de musicologie *intéressante* et *actuelle*), une présence journalistique, des cafés-concerts, des gestes sociaux éclatants, sublimes et hors-normes, qui publieront pour nous nos visions de la modernité et qui remettront en question les organes encrassés qui sont la cible de notre suspicion.

Et dans chaque moment, dans chaque état de cette course, pour l'amour, *SOYONS AVEUGLES À LA COMPLEXITÉ DE LA MODERNITÉ* ; il faut s'en abstraire, ne pas en prendre compte, l'ignorer, la nier — nier l'éclatement des goûts, l'hétérogénéité et la ghettoïsation des classes sociales, des intérêts musicaux — il faut le réfuter, *car tout cela est réfutable*, le temps d'une fiction qui oublie qu'elle en est une. Refusons le *big picture*, parce qu'il n'est pas puissant, il est vide de sens, figé, mort, gazeux, indiscernable. Prenons la modernité en face et, par la fermeté de notre poigne, neutralisons ce qu'elle a d'asphyxiant en lui opposant des mondes immersifs déjà sublimes dans leur plus simple appareil. Déconnaissons, désapprenons notre omniscience de cette complexité diffuse pour

s'absorber unilatéralement dans des *moments* qui,
l'instant d'un éclair, triomphent de nous et nous
dissolvent d'ivresse.

AUTOMNE 2015 | NUMÉRO IV

APPEL DE TEXTES

SUR LE THÈME DU

21^E SIÈCLE.

Cet appel de texte entend renouveler un élan créateur à l'origine de la modernité (littéraire) qui prend appuie sur une conscience du présent et de l'histoire; cependant, ce numéro sera plus qu'une conversion du regard : penser le siècle, c'est aussi le formuler, l'orienter, lui donner un projet. D'un poème chantant la grandeur épique de nos muses du 281 rue Sainte-Catherine aux contes voltairiens sur les militants écologico-post-anarchiste, passant par une méditation sur la marchandisation du « toute est dans toute », *Ekphrasis* recherche des textes portant (ou partant) de la thématique du 21e siècle; plus qu'un décor accessoire, notre époque doit être incarnée et réfléchie.

FICTION | ESSAI

**UN MAXIMUM DE 2500 MOTS / 5 PAGES POUR
LA POÉSIE**

JUSQU'AU 15 JUILLET 2015

REVUE@EKPHRASIS.CA

TROISIÈME ÉDITION DE WEBEKPHRASIS

APPEL DE TEXTES

SUR LE THÈME DE LA

SCIENCE-FICTION.

Poursuivant sa tradition ludique, le laboratoire expérimental de **WebEkphrasis** ouvre ces portes aux scientifiques de la plume, car cet appel de textes investit un genre, la science-fiction, dans une optique transgénérique, mêlant le « littéraire » et le « paralittéraire ». On lui accuse la pauvreté de style? Investissez-le! On méprise son invraisemblance? Travaillez-la! On lui reproche ses flirts idéologiques, technocratiques? Déconstruisez-les! Et comme la science-fiction est souvent très actuelle, voire politique, ce **WebEkphrasis** sera en osmose avec le 21^e siècle et le bagage culturel qui nous habite.

FICTION | ESSAI

UN MAXIMUM DE 1200 MOTS

JUSQU'AU 1 SEPTEMBRE 2015

REVUE@EKPHRASIS.CA

Le lancement de ce numéro
s'est déroulé à la



5333 Casgrain, suite 102
Montréal, Québec
H2X 3T1
garemtl.com

VISITEZ-NOUS SUR
EKPHRASIS.CA